

Ce qu'on enterre...

Prologue
Ce qu'on enterre...

D'abord, il y a ce froid. Pas celui qu'on traverse. Celui qui reste.

« Ici, les morts ne crient pas, ils attendent. »
Inscription non datée, mur est du collège d'Estaimpuis

Le monde dort encore. Mais pas ici. Ici, le froid n'est pas un souvenir d'hiver, c'est une matière vivante. Un givre sale. Non pas celui qui peint les vitres de décembre, mais un givre de cave ouverte, comme suinté au sol. Il colle aux bottes. Râpe les mains. Il pue la peur. Pas la peur criée. La peur conservée.

Sous ses pas, ça craque. Un bruit mou, désaccordé. Comme un vieux sac plastique oublié dans un grenier. Ou un cœur qui hésite. L'air est lourd. Épais. Chargé d'humide, de moisissure, d'essence éventée. Une odeur de rien. Une odeur d'après.

Elle court. Mal. Comme si chaque enjambée lui arrachait un souvenir enfoui. Pas vers. Pas contre. Mais avec quelque chose. Ou contre elle-même.

Pas de manteau. Juste un sweat trop large, troué aux coudes, et des bottes fendues, abandonnées par un autre corps, trop grandes, trop vieilles, trop tout. Pas de cri. Pas d'appel. Juste ce souffle, en pointillés. Un SOS inaudible. Un battement de morse oublié. Et ce bruit, tenace, lancinant : celui du givre qu'on foule quand on n'a plus appris à marcher, mais seulement à avancer.

Une silhouette dans la brume. Ni enfant. Ni encore femme. Quelque chose entre deux âges. Entre deux mondes. Un souvenir debout. Un fantôme sans contexte.

Elle avance avec la lenteur de ceux qui ont traversé trop de nuits. Elle ne cherche pas. Elle retrouve. Devant elle, le champ. Large. Vide. Pétrifié. Un théâtre gelé sous la lumière douteuse d'un matin sans Dieu. Le sol est dur. Zébré de flaques d'huile. Les herbes figées accrochent son pantalon comme des doigts trop faibles pour retenir.

Elle s'en fout. Elle connaît le chemin. Pas en mémoire. En corps. Un sillon intérieur. Un instinct de fracture mal soudée. Elle ne regarde pas. Elle sait.

Au bout du champ : un grillage. Tordu. Rouillé. Un vestige de frontière, entre l'oubli et ce dont on ose à peine se souvenir. Elle l'enjambe. Sans pause. Le corps suit, par habitude. La tête, elle, reste ailleurs. Peut-être derrière. Peut-être trop loin.

Un fossé. Noir. Une bouche ouverte. Un piège. Ou un appel. Elle saute. Mal. Boîte sur la réception. Mais continue. Sans cesse. Vers le même point. Celui qu'elle n'a jamais quitté. Celui qu'elle porte. Même quand elle dort.

L'arbre est là. Toujours. Comme un veilleur planté au cœur de l'oubli. Pas noble. Pas impressionnant. Un arbre qui n'a pas choisi d'être là. Mais qui y est

resté. Comme elle. Son tronc est crevassé, son écorce craquelée. Grise. Une peau d'éléphant usée.

Et puis la corde. Déjà là. Pas tendue. Pas tombée. Juste... suspendue. Comme une phrase inachevée. Un geste arrêté. Une menace qui prend son temps. Trop basse pour avoir servi. Trop neuve pour appartenir au décor. Une mise en scène. Ou un avertissement.

Elle lève les yeux. Son regard ne fuit pas. Il absorbe. Pas de panique. Pas de peur. Mais un battement. Un choc silencieux. Un éclair de mémoire. Pas divine. Juste précise.

Elle s'approche. Tend la main. Pas pour prendre. Pour sentir. Elle touche la corde. La fait tourner doucement. Une rotation fragile, comme un adieu qu'on n'a pas su formuler.

Ce n'est plus une enfant. C'est un corps qui a compris. Et qui n'oubliera plus.

Derrière elle, un bruit. Sec. Un craquement. Une branche ? Un animal ? Ou autre chose. Quelque chose qui observe. Et qui ne veut pas être vu. Elle ne se retourne pas. Elle sait. Tout est déjà là. Les corbeaux non plus ne bougent pas. Ils la connaissent. Ils l'ont vue naître ici. Et peut-être... mourir aussi. Ils étaient là avant. Ils seront là après.

Elle hésite. Une seconde. Pas plus. Mais c'est assez. Assez pour fissurer ce qui tenait.

Elle glisse la main dans sa poche. Sort un cliché. Froissé. Tordu. Fatigué. Noir et blanc. Une classe. Des enfants. Un professeur au fond. Et au centre... une fille. Trop droite. Trop calme. Un regard. Le sien. Celui qui ne baisse jamais les yeux. Elle regarde. Longtemps. Puis replie la photo. Et la range contre elle. Pas comme un souvenir. Comme un signal. Un totem. Un pacte.

Elle relève la tête. On n'aperçoit pas ce qu'elle voit. Mais on sent que ce n'est pas rien.

Le froid s'infiltre. Le vent siffle. Le silence tombe. Un silence dense. Pas un vide. Un trop-plein sans mots. Et là, un rire. Dérangeant. Lointain. Trop clair pour être vrai. Un souvenir ? Une hallucination ? Un piège ? Elle ne sait pas. Elle ne veut pas savoir.

Elle serre les poings. Le souffle se contracte. Elle chuchote quelque chose. Un prénom. Une date. Un serment ? On ne saura pas. Mais l'air bouge. Comme si le monde, enfin, avait écouté.

Puis elle fait un pas. Un seul. Pas vers la corde. Pas vers la chute. Pas vers la fin. Un pas vers ce qu'on ne dit jamais.

Et ailleurs. Pas loin. Quelqu'un retient son souffle. Quelqu'un qui a tout vu. Ou rien compris. Mais qui se souviendra. Parce qu'ici, les morts ne crient pas. Ils n'implorent pas.

Ils ne disparaissent pas non plus.

Ils s'enfoncent.

Comme des secrets qu'on a mal enterrés. Comme des rumeurs qui refusent de mourir. Comme des racines qui gagnent du terrain, centimètre par

centimètre, jusqu'à percer la dalle. Et remonter. Encore. Sous la terre. Sous la peau. Sous les silences.

Ici, les morts ne crient pas. Mais ce matin, peut-être qu'un d'eux va parler.

Chapitre Un

La corde et le corps

« Ce ne sont pas les cris qui effraient le plus, mais les silences qui les suivent. »

Dossier confidentiel, PJF Tournai – affaire Vanmeer (non classée)

6 h 43 – Estaimpuis

Le froid est un gant mouillé sur les nerfs. Un matin cendré. Un vent bas. Le genre de jour où même les lampadaires semblent vouloir rester éteints.

Un joggeur, vieux casque sur les oreilles, Bluetooth capricieux, playlist dépassée. Une routine trop rodée. Il court comme on repousse la question. Pas vite. Pas bien. Mais encore. C'est son rituel. Même boucle. Chaque matin. Même terrain vague, même village figé dans le vide. Un vide qui rassure. Un vide comme un couvercle.

Puis, un blanc entre deux morceaux. Une micro-faille. Et là, un bruit. Grêle. Décalé. Quelque chose que la musique n'aurait jamais dû couvrir. Il fronce les sourcils. Ralentit. Un frisson monte – pas climatique. Nerveux.

Il bifurque vers le bois. Il n'aime pas le bois. Trop sombre. Trop figé. Mais c'est le raccourci. Et ses genoux n'ont plus vingt ans. Et soudain, il s'arrête. Pas à cause d'une crampe. Pas à cause d'un chien. Mais d'un angle. Un détail qui dépasse. Quelque chose suspendu entre les branches.

Il avance. Chaque pas grince sur le givre. Le sol semble s'éloigner.

Une silhouette. Inerte. Accrochée.

Pas un mannequin. Pas un déguisement.

Un corps. Les bottes pendent, trop grandes. Le pantalon tire légèrement, le sweat flotte, comme s'il contenait trop de vide. Et il comprend. D'un coup. D'un seul. Le souffle se coupe. La mémoire aussi.

Il pense à sa fille. Une seconde. Le même âge. Le même genre de vêtements. Le même regard parfois, à travers la table. Et il vomit. Trois fois. Sans bruit. Puis il court. En arrière. Vers le bistrot. Vers un téléphone. Vers quelqu'un d'autre que lui.

6 h 47

Commissaire Éric Derval. Skoda banalisée. Moteur qui tousse. Café froid. Odeur de cuir et d'ennuis. Il sort de la voiture. Le col relevé. Les mains dans les poches. Pas pour la chaleur. Pour garder les poings serrés.

Il parle pas. Il n'a pas besoin de parler. Il sent. Le gel crisse. La terre colle. Le matin n'a pas de goût.

Au bord du sentier, une jeune inspectrice l'attend. Petite. Dos droit. Regard tendu. Voix trop précise, comme si elle voulait compenser l'intérieur.

— Marion Thibaut. Police locale, Estaimpuis.

— Derval. PJF, Tournai.

Aucune poignée de main. Aucun mot inutile. Ils entrent dans le bois. Lui, en premier. Elle, deux pas derrière. Les arbres ne bougent pas. Le silence est dense. Fermé comme une boîte. Et là, au centre, un arbre sec. Pas vieux. Pas majestueux. Juste... inévitable.

Et elle. Suspendue.

Une gamine. Seize ans, peut-être dix-sept. Pas de trace de lutte. Pas de cri accroché aux branches. Juste un corps. Tendue. Froid. Parfaitement mort. Le regard fixe. Ouvert. Pas de stupeur. Pas de peur. Comme si elle avait accepté. Ou su.

— C'est un joggeur qui l'a trouvée, dit Marion. Vers 6 h 10. Il a cru à un canular. Il a pas touché.

— Il a appelé ?

— Non. Il a vomi. C'est le patron du bistrot qui a prévenu.

Derval s'approche. Pas trop vite. Pas par peur. Par respect.

Il s'accroupit. Regarde les mains. Pas de coupures. Pas de bagarre. Mais de l'encre. Des tatouages. Récents. Ou griffonnés. Des mots. Des phrases.

ILS N'ONT PAS ÉCOUTÉ. CELLE QU'ILS ONT PERDUE. CELLE QU'ILS ONT TUÉE.

Des phrases jetées comme des bouteilles à la mer.

— Mise en scène, dit-il.

— Ou elle l'a fait elle-même ?

— Ou on lui a fait croire que c'était le seul choix.

Il regarde la corde. Le nœud est parfait. La hauteur exacte.

— Élise Vanmeer.

Derval répète le nom. Pour qu'il reste. Pour qu'il prenne racine.

— Internat au collège Saint-Anselme. Absente ce matin. Mais pas encore signalée.

— Une ado absente un lundi, et personne ne s'étonne avant midi. Ça aussi, c'est un symptôme.

Il fouille les poches. Un mouchoir. Un ticket TEC. Un carnet vide. Et une photo. Noir et blanc. Un groupe d'enfants. Un professeur au fond. Onze visages. Mais un seul qui reste. Au centre. Trop calme. Trop droit. Trop présent.

Ce regard. Tranchant. Pas celui d'un enfant. Celui de quelqu'un qui voit. Et qui sait.

Il met la photo sous scellé.

Un corbeau passe. L'arbre ne bouge pas.

— À quoi vous pensez ? demande Marion.

— À ce qu'on laisse pourrir dans les coins. À ce qu'on recouvre sans jamais désinfecter.

Elle attend une suite. Mais il reste silencieux.

Alors, elle tente :

— Un message, vous croyez ?

— Les morts ne parlent pas. Mais ils laissent des marques.

Il la regarde enfin.

Pas un regard professionnel. Un regard chargé. Pas de pitié. Rien qu'un poids. Une lucidité.

— Le silence, dit-il. C'est pas juste une absence. C'est une stratégie. Et tant que ça nous évite de souffrir... on l'accepte.

Les scellés. Les gants. Les drones. Les photos. La routine. Mais Derval reste. Clope au bec. Dos tendu. Yeux secs. Il regarde la corde. Le vide sous les pieds. Et ce regard. Pas de poésie. Pas de mystère. Rien de lyrique. Juste la vérité nue. Celle qu'on refuse. Celle qu'on classe.

Et au fond, une voix. Pas une hallucination. Un écho. Quelque chose qui monte. Qui s'impose.

« *Vous avez laissé faire. Maintenant, voyez.* »

Il le sent. Ce n'est pas un suicide. C'est un déclencheur. Quelque chose vient de se réveiller. Quelque chose qu'on croyait enterré. Classé. Effacé. Mais ce matin, le silence a bougé. Comme une bête endormie.

Et ailleurs, quelqu'un a vu. Pas le corps. Mais les mots.

Ce n'est que le début. Et cette fois, le silence n'a pas fini de parler.

Chapitre Deux
Le silence des vivants

« Tout le monde savait. Mais savoir ne suffisait pas. Il fallait choisir de voir. Et ça, c'est plus rare. »

Notes personnelles (non publiées) d'Élise Vanmeer

7 h 59

Porte verte. Numéro délavé. Maison en rang d'oignon, plantée comme toutes les autres. Même façade, même silence. Même peur du débordement. Ici, sortir du cadre, c'est commencer à disparaître. Et disparaître sans faire de bruit, c'est mourir pour de bon.

Aucune plante. Aucun paillason. Les rideaux sont tirés au millimètre – comme des paupières qu'on force à rester fermées. Une maison qui s'applique à ne rien dire.

Derval s'arrête. Mains dans les poches. Col relevé. Il ne frappe pas tout de suite. Il écoute.

Pas un bruit. Pas un chien. Pas même une chaudière qui tousse. Un vide... habité. Comme si les murs eux-mêmes avaient appris à se taire.

Il frappe. Trois coups. Secs. Pas polis.

Une chaîne glisse. Un loquet. Le frottement râpeux de gonds mal huilés.

— Ouais ?

Voix de gorge. Racleuse. Pas hostile. Pas chaleureuse non plus. Tout bonnement... épuisée.

— Monsieur Vanmeer ?

— Ouais. Entrez.

Il s'écarte. Le mouvement est lent. Sans intention. Comme s'il se déplaçait à travers un liquide épais.

Salon.

Propre. Trop propre. Pas une photo. Pas un cadre. Pas même un bibelot. Une pièce sans passé. Sans avenir. Simplement là. En attente. Sur la table : une boîte de zolpidem à moitié vide. Étiquette délavée. Pas rangée dans un tiroir. Juste posée. Comme une signature en creux.

Le père s'assoit. Carrure d'ouvrier. Mains larges, fendues. Mais immobiles. Deux outils qu'on a désactivés. Son regard flotte à côté des choses. Pas brisé. Pas effondré. Juste... vidé. Grignoté. Par le temps. Par le renoncement.

— Vous saviez qu'Élise était pas rentrée cette nuit ?

— Non.

Aucune réaction. Pas même un haussement de sourcil.

— Vous vous êtes pas inquiété ?

— Elle avait ses habitudes. Une copine, des fois.

— Et cette nuit ?

— J'ai dormi.

La voix est plate. Pas de colère. Pas de tristesse. Juste l'absence. Un homme qui a perdu sa fille bien avant qu'on ne la lui retire. À force de tout avaler. Même elle.

Derval sort la photo. La pose. Doucement. Noir et blanc. Onze visages. Figés. Mémoire collée au papier glacé.

— Ça vous dit quelque chose ?

Le père baisse les yeux. Regarde à peine. Cligne pas.

— Non.

— Vous êtes sûr ?

— Ouais.

Pas de défense. Pas de fuite. Seulement le refus de connecter.

Derval ne pousse pas. Il range la photo lentement. Ce n'est pas un mur. C'est un couvercle. Un cercueil familial, refermé de l'intérieur. Pas de fleurs. Pas de larmes. Juste du silence. Compact. Séché.

— Je peux voir sa chambre ?

— En haut. Première à gauche.

Escalier.

Bois fatigué. Les marches grincent, mais comme à contrecœur. Couloir désert. Pas de posters. Pas de photos. Pas une trace de passage. Une maison nettoyée de toute mémoire.

La chambre. Rangée. Pas par souci d'ordre. Par instinct de survie.

Bureau vide. Lampe tordue. Couverture tirée au cordeau. Pas un oubli. Pas un désordre de gamine. Un espace habité par quelqu'un qui sait que tout peut disparaître d'un jour à l'autre.

Sur la commode : un tiroir. Fermé. Derval l'ouvre. Doucement.

Des feuilles. Des dessins. Toujours le même motif. Un arbre. Une corde. Encore. Encore. Certaines griffonnées sur le verso de devoirs. D'autres, plus soignées. Nervosité dans les traits. Mais maîtrise dans le regard.

Ce qu'elle n'a pas dit, elle l'a répété au crayon. Jusqu'à ce que la main sache ce que la bouche ne pouvait pas.

La veille. 22 h 11

Sous la couette, lampe frontale. Un roman. Un vieux. Pas pour l'histoire. Pour le bruit des pages. Pour l'odeur du papier.

À côté : un carnet. Pas scolaire. Pas daté. Un cahier à phrases.

Elle écrit : « *Quand on ne dit rien, ils remplissent le vide à notre place.* »

Pas de larmes. Mais l'oreille tendue. Vers un mur. Vers un plafond. Vers quelque chose qui, peut-être, répondra. Mais rien. Même les murs dorment mal. Saturés de ce qu'ils ont entendu, eux aussi.

Elle éteint. Pas pour dormir. Pour s'éloigner. Un peu.

Derval redescend. Le père n'a pas bougé. Même position. Même air. Même silence.

— Votre femme ?

— Couchée. Sous calmants.

— Depuis quand ?

— Deux ans. Peut-être plus. J'sais plus.

Le regard reste figé. Non par indifférence. Par économie. L'homme n'est pas indifférent. Il est enfoui.

— Votre fille est morte. Pendue. Et vous... rien ?

— J'veux pas savoir.

Pas un cri. Pas une larme. Une phrase mort-née. Et Derval comprend. Ce n'est pas du déni. C'est de la survie. Un refus ancien. Un dressage du silence. Une peur intériorisée. Le genre qu'on porte comme une peau.

Un regard de trop ouvrirait une brèche.

Il sort. Il n'aura rien d'autre. Pas ici. Pas maintenant.

9 h 23

Collège Saint-Anselme. Bloc gris. Grille verte. Murs lépreux. Pas un lieu d'éveil. Une fabrique à silence.

Les élèves le voient. Certains savent. D'autres sentent. Les plus jeunes... regardent leurs pieds.

Secrétariat. Madame Hennebelle. Directrice. Le genre à enterrer un drame entre deux photocopies.

— Élise était... particulière.

— Particulière comment ?

— Intelligente. Réservée. Trop, parfois. Elle se méfiait. Des autres. D'elle-même peut-être.

— Harcèlement ?

— Aucune plainte. On surveille, vous savez.

Voix huilée. Maîtrisée. Trop.

Une voix qui a déjà pratiqué ce genre d'entretien.

— Des amis ?

— Quelques relations. Peu durables.

Il sort la photo.

Elle la prend. La regarde. Et fige. Pas longtemps. Mais assez.

— Cette classe ?

— 2010. Avant ma direction. Mais oui. Certains visages. Je reconnais.

Son index touche la photo. Puis se rétracte.

— Je veux les noms. Les affectations. Fouillez les archives.

— Bien sûr.

Le regard qu'elle lui rend n'a rien de vide. Il est chargé. Pas d'aveux. Mais d'antennes. Comme si elle connaissait les limites du protocole. Et ses effets collatéraux.

Deux silences s'affrontent. Le sien. Et celui de Derval. Puis il sort. Elle ne le retient pas.

Dehors. Marion l'attend. Bras croisés. Clopes en série. Elle a grandi ici. Elle sait ce que le béton ne dit pas.

— Alors ?

— Elle sait.

— Elle nie.

— Mal.

Marion regarde le ciel bas. Les murs. Les vitres.

— J'ai vomi ici, un jour. Dans les chiottes du fond. Y avait trop de bruit dans ma tête. Et personne autour.

Elle observe le collège. Et elle se revoit. Petite. Muette. Les poings dans les poches. Elle ne le dit pas pour être entendue. Elle le dit parce que c'est revenu. Comme une lame froide. Sous la langue.

Il sort la photo.

— 2010.

— Comment vous savez ?

— Le tableau. Ancien modèle. Changé en 2011.

Onze enfants. Un adulte. Et un flou. Pas un bug. Une absence.

— Vous saviez qu'un élève s'est pendu l'an dernier ?

— Non.

— Et l'année d'avant. Et encore celle d'avant.

Silence.

— Et personne bronche ?

— Ici, on veut pas de vagues.

— Alors on enterre.

Il replie la photo. La glisse dans sa poche.

— La vraie question, c'est pas qui est mort. C'est : combien d'autres traînent encore leur ombre ? Combien s'effacent à petit feu ? En silence. Parce qu'ici... grandir, c'est apprendre à crever sans faire de bruit. Et à ne jamais laisser de traces.

Chapitre Trois

L'expérience oubliée

« Ce n'est pas la vérité qui dérange. C'est ce qu'on est prêt à faire pour l'éviter. »

Rapport confidentiel, Fondation ARCADIA, annexe 9.3, Estaimpuis,
janvier 2010

14 h 02

Couloir vide. Soleil biaisé à travers des vitres opaques. Lumière aveuglante, sans chaleur. Elle frappe les murs comme un projecteur braqué sur une scène abandonnée depuis des années.

Sous la peinture craquelée : un logo à peine visible. Des lettres fantômes. « Classe spécialisée – accès réglementé ».

Plus personne ne sait ce que ça voulait dire. Ou plutôt, plus personne ne *veut* savoir. Il n'y a pas que les enfants qu'on fait taire, ici.

Le carrelage est fendu, dégageant une odeur d'eau croupie, de papiers détrempés, de colle à moquette éventrée. L'aile condamnée. Officiellement pour travaux. Officieusement : effacement programmé.

Derval sort le badge de Marion. Le passe devant la serrure magnétique. Bip rouge. Rejeté. Évidemment.

Il soupire. Sort un passe universel. Pas un outil officiel. Un héritage d'un poste précédent, qu'on n'avait pas tout à fait rendu. Clac. La porte cède.

Pas d'électricité. Pas même le bourdonnement d'un vieux néon. Le noir. Pas complet, mais lourd. Un noir qui suinte.

Il entre. Et le froid s'installe. Pas un froid d'hiver. Un froid institutionnel. Le genre qui reste dans les murs. Dans les interstices. Dans les lignes de conduite. Un froid appris. Distribué. Normé.

Il avance. Chaque pas soulève une fine poussière, invisible à l'œil, mais présente dans les narines. Le silence est total, mais pas vide. Il est chargé.

Au fond, une porte. Plaque effacée. Quelques lettres lisibles : « Bureau du Conseiller Pédagogique. »

Titre inoffensif. Fonction létale.

Poignée bloquée. Il force. La serrure gémit. Puis cède.

Dedans. Rien n'a bougé depuis dix ans. Mais tout est mort. Pas usé : anéanti.

Un bureau. Une chaise au cuir râpé. Un ordinateur débranché. Câbles tranchés nets. Pas arrachés. Décidés. Étagères vides. Une poussière fine, uniforme, comme un suaire.

Derval inspecte. Fouille. Pas de tiroirs secrets. Rien sous le tapis. Juste une pièce morte. Mais alors, pourquoi la garder fermée ? Pourquoi ne pas l'avoir nettoyée ? Pourquoi ce gel dans l'air ? Ce poids ?

Il s'agenouille. Grille d'aération. Une vis... trop brillante. Il la dévisse. Dessous : un sachet plastique. Scotché. Meticuleusement. Il tire. Lentement. Pas un bruit. Rien que son souffle qui se fait court.

À l'intérieur : Un dossier. Couverture rouge, collante, tachée par l'humidité. Mais les lettres sont là.

EXPÉRIENCE 3 – ESTM/2009 – 2011/CONFIDENTIEL Fondation ARCADIA – P.C.S.

Pas un fichier. Pas un rapport. Une cicatrice.

Il ferme la porte. Tourne la clé. S'assoit. Et lit. Chaque mot. Chaque ligne. Sans sauter. Parce que parfois, comprendre, c'est trahir. Mais ne pas lire... c'est laisser faire.

Ils étaient onze. Fiches individuelles. Codées. Photos noir et blanc. Toujours la même lumière, la même posture. Neutralité chirurgicale. Le regard est déjà classé. Par niveau de résistance. Par utilité comportementale. Par seuil de rupture anticipé.

Certain, il les reconnaît. Certains sont morts. D'autres ont disparu.

Élise.

Numéro 7.

« Tendance à l'isolement. »

« Réflexion critique non inhibée. »

« Souffle d'indocilité. »

« À surveiller. »

Griffonné dans la marge :

« Les résistants offrent des données plus riches. »

« C'est dans l'échec que la méthode révèle son potentiel. »

Une autre annotation :

« En cas de décrochage : protocole 5.7. »

« Mise à l'écart prolongée. »

« Suppression des prénoms. »

« Isolement visuel. »

« Interaction minimisée. »

Pas un projet pédagogique. Une dissection psychologique. Les enfants n'étaient pas encadrés, ils étaient mesurés. Les documents taisaient ce que les silences administratifs avouaient : une simulation de rupture lente, pas une éducation. Plusieurs noms sont suivis d'un code discret, en rouge : *archivé – DCD*. Trois. Puis quatre. Des enfants morts... à intervalle régulier. Toujours dans les deux à cinq ans après l'expérience. Toujours seuls. Un terrain d'essai. Sur des enfants.

« Objectif : cartographier les seuils émotionnels de résilience. Reproductibilité sur échantillons corrélés. Préparation à application systémique. »

Derval referme les yeux. Pas pour fuir. Pour pas hurler. Et il revoit la corde. Pas celle d'Élise. Une autre. Plus ancienne. Le même nœud. La même hauteur. Le même silence autour.

Il voit un autre gamin. Un autre couloir. Un autre silence.

Il avait déjà vu ça. Pas ici. Mais ailleurs. Et il avait promis d'oublier.
Promesse ratée.

Il prend son téléphone. Photo après photo. Froidement. Comme on documente un massacre. Envoie tout à une boîte externe. Puis efface ses traces. Rien sur le cloud. Rien dans la mémoire. Glisse le dossier dans sa veste.

Dans un tiroir : clac. Une clé USB. Noir mat. Sans étiquette.

Il la garde.

15 h 36

Salle de réunion. Rideaux fermés. Lumière jaune d'hiver.

Hennebelle. Assise droite. Pas de surprise dans ses yeux. Mais une fatigue.

— Vous saviez.

Pas une question. Un scalpel.

Elle regarde le dossier sur la table. Sans le toucher.

— Ce dossier aurait dû être détruit.

— Il a survécu.

Elle inspire. Sèchement.

— Ce n'était pas une vraie classe.

— Un groupe de contrôle.

Elle rit. Un son mort. Un souvenir de rire.

— Vous avez enseigné à des cobayes.

— J'étais pas au cœur. J'étais là, c'est tout. Secrétaire. Pas formatrice.

— Mais vous étiez là.

— Je signalais pas. Je regardais pas trop longtemps. On m'avait prévenue.

— Par qui ?

Elle hésite.

— Ceux d'ARCADIA. Ils venaient avec des cravates et des sourires. Ils disaient : « On prépare les enfants à demain. »

— Mais demain, c'était quoi ? Un test ? Un tri ?

Elle baisse la tête.

— J'étais pas là pour me battre. Je voulais un salaire. De la paix. J'ai pas eu la force.

Elle touche la photo. Du bout des doigts. Comme si l'encre pouvait sauter.

— Vous devez partir. Maintenant. Avant que vous oubliiez *vous aussi*.

Et elle s'en va. Pas vite. Mais sans retour.

16 h 42 Parking.

Marion. Adossée à la Skoda. Clope au bec. Main qui tremble.

Yeux rouges. Pas la fatigue. La colère.

— Alors ?

— Ils ont fait une batterie de tests. Sur des enfants. Avec des stylos, des consignes, et un beau logo.

Il sort la clé USB.

— Élise l'avait. Elle avait compris. Elle a tout gardé.

— Elle est morte pour ça ?

Il ne répond pas.

Son téléphone vibre. SMS. Sans nom. Sans ponctuation.

REPARTS

TU NE SAUVERAS PERSONNE ICI

ILS SONT DÉJÀ EN TERRE

Même l'écran semble froid. Le message ne s'affiche pas. Il s'impose.

Derval relève les yeux. Fenêtres fermées. Mais il sent des regards. Pas d'élèves. Pas de témoins. Quelque chose observe.

Dans son ventre : pas de peur. Une vieille alarme. Une qui datait d'avant.

Il écrase sa cigarette.

— Alors on va déterrer.

Il en allume une autre. Pas pour calmer ses nerfs. Pour voir la fumée monter. Pour mesurer combien d'ombre il reste à brûler.

Chapitre Quatre

Les témoins enterrés

« La mémoire ne disparaît jamais. Elle se déplace. Et parfois, elle revient avec les dents. »

Fragments retrouvés dans le carnet d'Élise Vanmeer

18 h 13

Une baraque éventrée. Pas juste vieille. Fracturée. Comme si le temps avait tenté d'entrer par effraction – et réussi.

À l'orée d'un hameau décomposé. Dix minutes de Leers-Nord. Zone ni rurale ni urbaine. Un lieu qui n'existe que par l'absence.

Les volets pendouillent. Les tuiles se délitent. Le jardin est un champ de bataille gagné par les ronces. Le portail grince comme un vieux râle. Même le vent hésite à entrer.

Sur la boîte aux lettres, un nom : RENARD. À moitié effacé. Une tentative de disparition. Ou une preuve qu'il reste encore debout.

Derval frappe. Deux coups. Ni impatients ni menaçants. Mais avec une clarté qu'on n'ose plus trop utiliser ici.

Une silhouette derrière la vitre. Pas méfiante. Juste... *ralentie*. Comme si chaque mouvement coûtait.

La porte s'ouvre. Un homme. Pas vieux. Mais plié. Peau comme du parchemin. Barbe inachevée. Mais dans les yeux – quelque chose d'encore vivant. Et c'est presque pire.

— Qui êtes-vous ?

— Derval. Police judiciaire fédérale.

— Alors c'est revenu.

Il recule.

— Entrez. Avant que la nuit referme tout.

Dedans, ce n'est pas une maison. C'est une fosse. Une pièce refermée sur ses propres souvenirs. Pas habitée. Hantée.

Odeur de moisissure, de café mal éteint, de papiers qui suent l'encre. Des piles de livres. Trop pour être lues. Pas assez pour faire bouclier. Les fenêtres voilées de journaux. Les cadres retournés. Et dans un coin : une bouteille à moitié vide. Ou à moitié prête.

La radio parle. Pas une chaîne. Pas une voix. Juste un souffle entre deux fréquences.

Derval s'assoit. Le banc tangué. Comme s'il refusait de supporter un représentant de l'État de plus.

Renard parle le premier.

— Vous êtes en retard.

— Je suis arrivé.

Il hoche la tête. Ce n'est pas une approbation. Juste une validation du présent.

— Vous étiez là.

— Ouais. Pendant ce qu'ils ont appelé « l'expérience ».

Il ricane. Un son sec.

— C'était pas une expérience. C'était une... consommation d'enfance. Ils bricolaient des identités. Des équations. Et nous, les profs, on devait faire semblant de croire qu'ils allaient s'en sortir.

— Qui ? ARCADIA ?

— Oui. Et les autres. Les inspecteurs. Les pédagogues de pacotille. Les élus qui voulaient « innover ». Des hommes en cravate qui parlaient d'« enjeux sociétaux » pendant que des enfants s'effondraient en silence.

Derval serre les poings. Mais ne commente pas. Il est là pour entendre. Pas pour réagir.

— Ils testaient quoi ?

— La rupture. La capacité à casser un gosse sans laisser de trace. Ils voulaient voir combien de temps on peut laisser une âme se déliter avant que le corps suive. Et surtout, combien en réchappent sans devenir des bombes à retardement. À produire du silence. Durable. Ils appelaient ça « résilience passive ».

Renard se lève. Lentement. Il boîte. Ou hésite. Dans une armoire, il fouille. Revient avec un carton gondolé.

— Mon dossier. Ce qu'il en reste.

Derval le prend. Une autre clé USB. Des lettres. Manuscrites. Tapées. Des courriels non lus. Des signalements enterrés.

— Vous avez tenté d'alerter ?

— Dix rédactions. Deux députés. Trois syndicats. Silence radio. Et puis, un matin, plus de casier. Plus d'ordinateur. On m'a offert une retraite anticipée.

Il sourit. Pas de joie. Un réflexe facial.

— Traduction : « Crache pas dans la soupe si tu veux encore bouffer. »

Derval ne répond pas. Il ne peut pas.

— Élise est venue. Deux mois avant. Elle savait. Elle creusait. Je lui ai dit de laisser tomber. Elle a juste répondu : « Et si personne creuse, on meurt tous deux fois. »

Un silence. Plus fort que les autres. Plus lourd.

— Elle m'a laissé un enregistrement. Je crois qu'elle savait que je le passerais à quelqu'un. Mais pas que ce serait... trop tard.

20 h 21 – Estaimbourg

Hôtel Les Glycines. Rideaux tirés. Odeur de savon cheap. La chambre est neutre. Un sas. Un entre-deux entre ce qu'on comprend et ce qu'on ose faire ensuite.

Derval branche la clé. Un fichier. Audio. Sans nom. Juste un horodatage. Play.

Une voix. Élise. Pas brisée. Pas paumée. Consciente.

« Si vous écoutez ça, c'est que j'ai perdu. Ou qu'eux ont gagné. Ou que vous hésitez encore.

Je m'appelle Élise Vanmeer. J'étais en 3e B. Mais ça, c'était juste la couverture. Ce qu'ils faisaient là-bas, ça n'avait rien à voir avec des cours.

Ils voulaient voir combien de temps un être humain tient quand on l'arrache à lui-même.

Moi, j'ai tenu. Un moment. Mais j'ai vu les autres tomber. Et c'est ça, le pire. C'est pas la douleur. C'est de voir qu'on finit par se dire : "Peut-être qu'ils ont raison." »

Silence.

Puis, plus bas :

« Ce qui tue, c'est pas la corde. C'est le silence autour. »

Le fichier se termine. Mais sa voix reste. Pas comme un fantôme. Comme une lame encore plantée.

22 h 02

Derval copie tout. Deux fois. Une pour lui. Une pour après. Il ne sait pas encore « qui » est après. Mais il y aura un après.

Balcon.

L'air sent le plomb. Les nuages rampent plus qu'ils ne flottent. Il lève les yeux. Le ciel ne répond pas. Même les étoiles semblent vouloir s'en laver les mains.

Et la phrase revient. Pas de la vidéo. De plus loin. De plus profond.

« Je veux pas me suicider... Mais j'ai l'impression qu'ils veulent me convaincre que je devrais. »

Alors, Derval comprend.

Ce n'était pas un système. C'était une machine à fabriquer le renoncement. Une chaîne de décrochage. Une entreprise de silence. Et à présent, il le sent. Pas dans sa tête. Dans ses veines. Dans ses tripes.

Ils n'ont pas tué pour cacher. Ils ont tué pour effacer. Pas avec des balles. Pas avec des poisons. Avec du vide.

Et maintenant, le silence a faim. Mais cette fois, il trouvera quelqu'un en travers de la gorge.

Chapitre Cinq

Ce qu'on fait taire

« Le silence n'est jamais neutre. C'est une arme que seuls les puissants savent manier sans se salir les mains. »

Rapport confidentiel écarté du dossier ARCADIA (non daté)

08 h 12

Tournai. Palais de justice. Béton froid. Vitres sales. Un bloc fonctionnel figé dans l'après-guerre, dressé comme un avertissement : ici, on enterre les vérités sous des parapheurs.

À l'intérieur, tout résonne. Pas les voix. Les pas. Et le poids.

Derval grimpe. Marches qui grincent sous les chaussures rincées. Dos raide. Tempes grises. Il ne dort plus. Depuis Estaimpuis, quelque chose en lui est resté allumé. Une lumière sans bouton.

Aile B, étage 2. Moquette râpée. Parois tapissées d'avis obsolètes. Un couloir où même les extincteurs semblent avoir renoncé.

Delcroix. Substitut du Roi. Costume foncé. Yeux plats. Tempes délavées. Le dossier est posé. Carré. Centré. Épais. Pas le vrai. Une version réduite, comme si on pouvait plier les morts pour les faire rentrer dans une chemise kraft.

Il le touche du bout des doigts. Un instant, il hésite à l'ouvrir. Comme s'il redoutait qu'il lui parle.

— Vous êtes sûr de vos recoupements ?

— Je suis sûr qu'ils sont morts. Et que ce silence les a tués.

Delcroix ne relève pas. Il feuillette. Une page. Deux. S'arrête. Soupire. Referme.

— Une expérience éducative. Officiellement close. Depuis plus de quinze ans. Vous imaginez l'impact, si ça sort ?

Derval ne cligne même pas.

— J'imagine surtout ce que ça coûte de ne rien faire.

Silence. Il flotte. Non par respect. Par peur.

Delcroix tapote la couverture. Un geste. Un verdict.

— En attente d'instruction complémentaire.

Traduction administrative : Circulez. Crevez ailleurs.

Derval sort. Pas de cris. Pas de claquements de porte. Il n'a plus de voix à perdre.

Son téléphone vibre. Numéro masqué. Message brut. Aucune ponctuation :

VOUS TOUCHEZ À CE QUI TIENT ENCORE DEBOUT

POSEZ LE MARTEAU

LA PROCHAINE FOIS ON COUPE LES BRAS

Il sourit. Pas d'ironie. Pas de bravade. Juste un constat. Il n'a jamais su poser le marteau.

14 h 23

Commissariat. Salle de pause. Un frigo qui fuit. Une cafetière morte. Une lumière malade. Marion. Veste froissée. Paupières tirées. Cigarette collée aux lèvres comme une dernière défense.

— Ils me virent.

— Tu plaisantes.

— Libramont. Poste zonal. Trois fonctionnaires. Un chat peut-être. Pas une vraie enquête depuis 2012.

Elle écrase sa clope. En rallume une autre. Un geste mécanique. Plus un besoin qu'une envie.

— Ils ont fouillé mes mails. Le cloud. Mon PC pro. Mon téléphone. Ils ont vu les fichiers. Les copies.

Derval baisse les yeux. Il sait.

— Ce matin, j'ai été convoquée. Ils m'ont demandé si j'avais « diffusé des documents non conformes ».

Sa voix tremble. Pas elle. Ses mains, oui. Elle les range sous la table.

— Et le légiste ?

— Mort cette nuit. Crise cardiaque. 49 ans. Aucun antécédent.

Elle laisse tomber le mot « aucun » comme une pierre dans un puits. Rien ne revient.

Elle sort sa carte de police. La regarde. Longtemps. Comme un souvenir. Puis elle la glisse dans sa poche. Comme on range un corps.

— Ils ferment les fenêtres. Une par une. Ils veulent éteindre l'enquête en l'éparpillant.

Elle lève la tête. Rouge. Pas de colère. Pas de fatigue. De lucidité armée.

— Tu continues ?

Derval ne répond pas. Il sort juste son carnet. Et tourne une page.

17 h 48

Route entre deux communes. Rien à gauche. Rien à droite. Juste l'oubli. Une Mini grise. Portière entrouverte. Un phare éclaté.

Dedans : Hennebelle.

Droite. Fixe. Pas morte depuis longtemps. Yeux ouverts. Mais aucun regard. Sur le siège passager : une boîte. Médicaments. Vide. Posée trop proprement. Trop mise en scène. Pas de bouteille. Pas d'eau. Pas de vomi. Rien. Pas un suicide. Une signature.

Dans la boîte à gants : une enveloppe. Un mot. Un seul. Écrit à la main.

« *Je peux plus faire semblant.* »

Pas un adieu. Pas une excuse. Un constat. Un abandon qui ne vient pas de la peur. Mais de l'usure.

Derval lit. Repose. Il a froid. Mais pas dehors. Dedans.

20 h 03 – Hôtel

Chambre 12. Mêmes rideaux. Même lampe. Même silence.

Écouteurs. Audio. Élise. Encore. Pas une voix. Une présence.

« J'ai pas peur de mourir. J'ai peur d'être effacée. Comme si j'avais jamais existé. »

Il arrête. Ses mains tremblent. Pas de fatigue. De saturation.

Il prend une feuille. Trace. Pas un rapport. Pas une demande. Une lettre. Chaque mot pèse. Rivé. Fixe quelque chose dans la réalité. Comme si le silence, là, devait être cloué au mur.

En haut, au crayon :

« Ce n'est pas la corde qui tue. C'est ce qu'il y a autour. »

Et cette question, qui revient, ronge, gratte, écorche :

« Combien de silences faut-il pour tuer une vérité ? Combien pour tuer un enfant ? »

Il revoit les noms. Ceux du dossier. Ceux qu'on n'a pas rappelés. Les dates se superposent. Une année. Deux. Trois. Toujours après. Toujours les mêmes âges. Huit anciens élèves de la classe 2010 sont morts. Deux par overdose. Trois pendus. Un accident qui n'en est pas un. Les deux derniers ont disparu sans laisser de corps. Et aujourd'hui, quinze ans après, Élise. Ce n'est pas un hasard. Ce n'est plus une hypothèse. C'est un programme qui continue à tuer bien après sa fin officielle.

Un suicide, c'est un cri. Mais à Estaimpuis, les cris ont été étouffés avant d'être poussés.

23 h 12 – Estaimpuis

Pluie fine. Ville endormie. Pas d'un vrai sommeil. D'une léthargie sous sédatif.

Derval allume sa lampe. Déplie la photo. Classe 2010.

Onze visages. Il raye les morts. Entoure les ombres.

Il en reste deux. Gabriel. Camille. Deux encore debout. Deux peut-être déjà à genoux.

Il referme la photo. Pas comme un enquêteur. Comme un survivant. Et là, il le sait. Ce n'est pas terminé. Pas tant que chaque silence n'aura pas parlé. Pas tant que les vivants n'auront pas le droit de hurler.

Le silence a commencé cette guerre. Mais il ne sera pas le dernier à parler.

Chapitre Six

Les graines du doute

« *Il n'a jamais suffi de savoir. Il faut encore oser ne pas oublier.* »

Dernière note du carnet personnel de Derval (non publiée)

07 h 01 – Estaimbourg

La ville s'étire. Un matin sans nerf, sans contours. Une lumière grise, diluée, étalée, qui ne décide pas si elle veut être jour ou pénombre. Pas de vraie aube. Juste un soupir.

Derval enfile sa chemise à l'aveugle. Ses gestes ne sont plus ceux d'un flic. Ni d'un homme en cavale. Mais ceux de quelqu'un qui sait qu'il ne reviendra pas pareil.

Sur le lit, un sac. Petit. Organisé. Pas d'arme. Pas de téléphone. Mais une carte froissée, une bouteille d'eau tiède, un pull usé, et surtout...

L'enveloppe. Kraft, épaissie par l'humidité, alourdie par ce qu'elle contient, mais surtout par ce qu'elle représente.

Étiquette manuscrite, en lettres tremblées :

À transmettre – G. Wallez, journaliste indépendant – Tournai

À l'intérieur :

Une clé USB

Des fichiers audio

Le dossier rouge

Et un mot, griffonné au dos d'un vieux reçu TEC : « *Je peux pas vous prouver que c'est vrai. Mais je peux vous jurer que ça existe.* »

Pas signé. Pas besoin. S'il ne lit pas, tout meurt. S'il comprend, peut-être, que d'autres suivront.

Il referme le sac. Regarde une dernière fois la pièce. Ampoule nue. Couvre-lit rêche. Une tache d'humidité sur le mur, en forme de cœur fendu.

Il sort. Pas de bruit. Pas de regret. Pas de retour.

08 h 22 – Le champ

L'arbre est encore là. Pas majestueux. Pas ancien. Mais tenace. Il ne tombe pas. Il résiste.

Le champ est vide. Le givre, fondu. La corde, disparue. Mais le tronc garde une marque sombre. Un souvenir. Une absence à hauteur de gorge.

Derval s'approche. Pas trop. Juste assez pour sentir le froid dans les os. Le silence dans les veines.

Il ferme les yeux. Un souffle monte. Pas une voix. Un écho. Celui d'Élise. De Marion. De Renard.

Il pose deux doigts sur l'écorce. Et murmure :

— Pardon, gamine. J'ai mis trop de temps.

Puis recule. Un pas. Deux. Et cette fois, il tourne le dos. Et ne regarde pas.

09 h 00 – Bpost, rue du Centre à Estaimbourg

Bureau postal. Ancien. Tristement fonctionnel. Plafond bas. Papier peint qui s'effrite. Odeur de carton humide et de fatigue collective.

Au guichet, une femme sans âge. Sans sourire. Sans nom affiché.

Derval glisse l'enveloppe.

— En recommandé, s'il vous plaît. Signature à réception.

Elle hoche la tête. Fait le nécessaire. Pas un mot. Mais dans ses yeux, une ombre d'interrogation. Comme si elle sentait que ce paquet n'était pas juste du courrier.

Derval signe. Sort. Un taxi l'attend. Puis un train. Et après ? Il ne sait pas. Ou il ne veut pas savoir.

Sur le siège passager, un journal local. Titré en gras :

Suicide d'une directrice à Estaimpuis – Aucune connexion avec les faits récents.

Deux lignes. Pas de nom. Pas de questions. Un couvercle.

Il referme le journal. Le repose. Regarde dehors. Les gares passent comme des soupirs étouffés. Un panneau : Estaimpuis – 16 km. Il ne réagit pas. Comme si ce nom ne l'atteignait plus. Ou l'atteignait trop.

10 h 47 – Le train

Ligne lente. Si lente qu'elle semble hésiter. Comme si elle savait ce qu'elle transporte.

Derval ferme les yeux. La voix revient. Pas l'enregistrement. L'autre. Celle qui se loge. Celle qu'on ne peut plus éteindre.

« C'était pas une faiblesse. C'était un système. On a pas échoué. On a été cassés. Et personne a rien dit. »

Il rouvre les yeux. Vitres sales. Ciel gris. Tout est flou, mais tout est net.

Il pense à ceux qui restent. Deux enfants. Deux adultes. Deux vivants. Peut-être. Peut-être pas.

Il inspire. Pas pour se calmer. Pour retenir quelque chose. Un cri. Un nom. Un futur.

— Faut pas qu'elle meure deux fois.

12 h 02 – Tournai

Pluie fine. De celle qui s'infiltré partout. Jusque dans les os. Jusque dans les silences.

Derval descend. Pas de valise. Pas de parapluie. Juste la volonté.

Il passe le hall. Sort dans la ville. Pas de carte. Pas de rendez-vous. Mais un seul cap : trouver quelqu'un qui saura quoi faire pousser.

Au coin d'une rue, un arbre. Jeune. Mal formé. Tordu comme un cri qu'on n'a jamais osé lâcher.

Derval s'arrête. Pose sa main sur l'écorce. Froide. Vivante. Ça suffit.

Dans sa poche, une graine. Petite. Brune. Trouvée près du champ. Pas pour planter. Pas tout de suite. Pour attendre. Pour rappeler. Pour ancrer.

Il la serre dans son poing.

Puis murmure :

— Allez. C'est ton tour, maintenant. Même dans la pierre. Même dans le béton. Pousse.

Il reprend la marche. Lentement. Pas fuyant. Pas traqué. Juste décidé. Et derrière lui, dans les fissures du trottoir, quelque chose – peut-être – commence à germer.

Épilogue

Les racines

« On croit qu'ils sont morts. Mais ils ont simplement changé de terre. »
Voix anonyme, dossier audio non identifié, archives « Estaimpuis-V3 »

Un an plus tard.

Namur. Rue Charles Mottet. Zone grise. Grise jusqu'aux os. Ni tragédie. Ni espoir. Juste une suite d'immeubles tristes qui tiennent debout par habitude. Des façades bâillées, des antennes rouillées. Des rideaux clos depuis des mois. Ou des années.

C'est ici que ça continue. C'est ici que ça reprend.

08 h 04.

Lucie descend. Vieux pull emprunté à un frère disparu. Chaussettes dépareillées. Regard flou, pas par manque de sommeil – par surcharge d'ombres.

Elle avance dans l'escalier comme on rêve trop vite : sans but précis, mais avec la conviction que quelque chose attend.

Dans le hall, des odeurs mélangées : pain grillé, humidité stagnante, radiateurs qui brûlent le plastique. Tout est familier. Et tout est détraqué.

Elle ouvre la boîte aux lettres. Mécanique. Presque inconsciente.

Pub. Factures. Et... autre chose. Une enveloppe. Froissée. Brune. Un E au feutre. Pas écrit. Gravé.

Elle lève les yeux. Rien. Personne. Mais l'air vient de changer. Un poids. Comme si l'espace savait déjà ce que ses mains allaient découvrir.

Elle ouvre. Sous l'ampoule mourante, le papier prend une teinte de poussière.

Dedans :

Une clé USB. Rayée, tordue, comme si elle avait traversé plusieurs vies. L'étiquette a été arrachée, ou rongée. À force d'effacer les noms.

Une photo noir et blanc. Une classe. Onze visages. Dix flous. Un seul net. Une fille au centre. Trop droite. Trop présente. Pas en pose. En garde. Lucie ne connaît pas ce visage. Et pourtant, elle le reconnaît. Ce n'est pas un souvenir. C'est un appel.

Et un mot. Sur un papier déchiré. Encre tremblante, bavée, presque dissoute.

« Parle, pendant que tu peux encore. »

Lucie ne bouge pas. Pas de panique. Mais un frisson. Celui qui ne vient pas du froid. Celui qui monte de l'intérieur. Comme une vérité revenue d'outre-tombe.

Elle referme la boîte. Remonte les marches d'escalier. Deux par deux. Verrouille la porte derrière elle. Deux fois.

08 h 09.

Chambre nue. Rideaux tordus. Une couette jamais tirée. Des traces de condensation sur les vitres. L'odeur du linge pas sec. Et ce silence... suspendu. Comme si la pièce attendait.

Lucie branche la clé. Un seul fichier. Vidéo. Pas de titre. Juste une horloge vide.

Elle hésite. Puis clique.

L'image tremble. Floue. Mais la voix, elle, est nette. Vivante. Franche. Abîmée.

« Je m'appelle Élise Vanmeer. Si tu m'écoutes, c'est que c'est encore possible. De parler. De tenir. De refuser. »

Lucie se fige. Chaque mot est une piquûre. Mais pas de douleur. De rappel.

« Ce qu'on m'a fait, faut que quelqu'un d'autre le sache. Pas pour moi. Pour les autres. Pour les après. »

La voix dit l'isolement. Les silences forcés. Les regards qui pèsent et les mots qu'on empêche. Elle parle d'un système. Pas d'un drame. D'un dispositif. Et de la corde, comme symbole tardif d'une agonie lente.

Lucie ne détourne pas les yeux. Elle ne peut pas. Ce n'est pas un témoignage. C'est une passation.

08 h 17.

Elle se lève. Pas vite. Mais droite.

Elle fouille. Tire un vieux cahier Clairefontaine. Don d'un prof qui croyait bien faire. Jamais ouvert. Papier épais, presque rugueux. Parfait. Pas pour écrire. Pour ancrer.

Page blanche. Silencieuse. Mais plus pour longtemps.

Elle pose le crayon. Commence. Des phrases. Courtes. Coupantes. Froissées parfois. Mais vraies.

« Ils regardaient. Mais ne voyaient rien. Alors on a fini par ne plus exister. »

Ce n'est pas un journal. Ce n'est pas une plainte. C'est un terrain. Un terrain miné. Qu'elle trace. Qu'elle sème. Pas pour elle. Pour ceux qui viendront.

09 h 01.

Dans le couloir, une voix l'appelle. Sa mère. Présente sans être là.

Lucie ne répond pas. Pas encore. Elle termine une phrase. Puis une autre. Puis referme doucement le cahier. Sans un bruit.

Elle a compris. Pas tout. Mais assez. Assez pour ne plus se taire.

Lucie... Ex-collège Saint-Anselme. Ex-silencieuse.

Pas une survivante : une dépositaire.

Ce qu'on enterre...

Ça ne disparaît pas. Ça s'infiltre. Ça s'enfonce. Ça germe. Pas avec des cris. Ni avec des bombes. Mais avec des racines. Des racines dans les voix. Dans les pages. Dans les mains. Dans les autres.

Et quand ça pousse assez... quand c'est prêt... ça perce. Par les silences fissurés. Par les regards redevenus droits. Par les mots qu'on pensait perdus à jamais.